

Outrage aux bonnes mœurs, ou comment l'esprit vient aux romans

Philippe Muray

DANS **LIGNES 1988/2 n° 3**, PAGES 153 À 167

ÉDITIONS **ÉDITIONS HAZAN**

ISSN 0988-5226

ISBN 9782906284968

DOI 10.3917/lignes0.003.0153

Date de mise en ligne : 03/01/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-lignes0-1988-2-page-153?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Hazan.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PHILIPPE MURAY

OUTRAGE AUX BONNES MŒURS, OU COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX ROMANS

« C'est l'homme de génie que je veux dans l'écrivain, quels que puissent être ses mœurs et son caractère, parce que ce n'est pas avec lui que je veux vivre, mais avec ses ouvrages, et je n'ai besoin que de vérité dans ce qu'il me fournit ; le reste est pour la société et il y a longtemps que l'on sait que l'homme de société est rarement un bon écrivain ».

D.A.F. de Sade

Comment ne pas être moral ? Ou plutôt, comment ne pas faire de la morale à tout bout de champ, dans n'importe quelle occasion, sous n'importe quel prétexte ? Est-ce seulement possible ? Comment, non pas même se situer par-delà le bien et le mal, mais s'abstenir sans ostentation, d'instinct pour ainsi dire, de cette vieille habitude du genre humain qui se ramène comme on sait à juger, à trancher, à discriminer, enfin à savoir de toute éternité qui est bon et qui est méchant. C'est précisément un titre de Diderot : *Est-il bon ? Est-il méchant ?*, et on pourrait dire que c'est toujours la question que pose la

littérature — pour ne pas y répondre, bien entendu, à la façon réductrice de tout un chacun. D'ailleurs, sur la fin de la pièce de Diderot, on dit qu'on ne sait pas, et puis est-ce si important ? Les deux probablement. « L'un après l'autre », conclut même l'un des personnages. Comme si le problème n'était posé que pour démontrer à quel point on peut facilement et désinvoltement s'en débarrasser. A condition, bien sûr, d'en avoir envie.

Mais justement : personne ou presque n'en a envie. Jamais. Donc, le problème est toujours là et bien là, au point que la question de savoir s'il est seulement possible d'exister en dehors de cet espace communautaire par excellence du jugement moral apparaît folle *a priori*, inutile au moins, futile. Un peu, n'est-ce pas, comme si on se demandait s'il est possible de vivre sans respirer, ou de se déplacer à travers le temps, bref de renverser les lois sur lesquelles repose notre existence à perpétuité.

Est-ce que la morale est indispensable ? Est-ce qu'on peut vivre sans ? Est-il possible de ne pas l'avoir sans cesse à la bouche ou au poing, sans sombrer pour autant dans l'ignominie, le crime, la canaillerie, ou encore l'évanouissement de tout sens, le monde immanent de l'animalité ?

Pour dire les choses autrement, d'où vient que nous nous raccrochions si facilement à nos interdits, comme si leur effondrement risquait de nous faire disparaître corps et biens, nous aussi ? Avons-nous besoin, vraiment, de ce frein pour *être* ? Existe-t-il un temps, même fugace, un espace, même fragile et secret, où l'on cesserait d'avoir peur, au moins quelques instants ? Peur de quoi ? Que le manque nous manque ? Nous savons tous, comme disait Freud, qu'il n'est point entré dans le plan de la « Création » que l'homme soit heureux. D'où la

dynamique cachée mais universelle de la pulsion de mort, à l'œuvre à travers toutes les formes du nihilisme, désespoir, goût du malheur, « idéal ascétique », mortifications, deuil, errance, appels lancés pathétiquement vers l'authenticité perdue, l'innocence, l'âge d'or ou l'avenir meilleur. Passion de la vengeance et de la punition. On devient moral, a écrit Proust quelque part, dès qu'on est malheureux. Phrase étonnante, phrase profonde en écho de laquelle on pourrait citer aussi Nietzsche citant Balzac : « Celui qui moralise ne fait en somme, comme disait Balzac, que *montrer ses plaies* sans pudeur ».

Comment ne pas s'acharner à montrer ses plaies, comme autant d'appels à une punition généralisée ? Comment ne pas moraliser, même quand on est malheureux ? D'où vient que la vertu ostentatoire apparaisse automatiquement si proche du ressentiment, et que devant toute position morose et moralisante, revienne dans notre souvenir l'exclamation de Zarathoustra : « Hélas ! que ce mot "vertu" est déplaisant quand il coule de leur bouche ! Et quand ils disent : « Je suis juste », cela sonne toujours comme : « Je suis vengé » ! »

Il existait des formules, autrefois, pour désigner les vertueux de profession : pharisiens, sépulcres blanchis. Le pharisaïsme consiste à tenir le mal en si haute estime que l'on consacrerait tout son temps, ses jours, ses nuits, son énergie, à lutter contre lui dans un corps à corps fasciné, fervent. Ne demandez pas au pharisien de ne pas croire au mal, c'est impossible, il ne croit même qu'à ça, et à toutes les privations qu'il doit s'infliger pour ne pas en manquer en le combattant. C'est pourquoi la phrase de Lautréamont dans les *Poésies*, « lutter contre le mal, est lui faire trop d'honneur », m'apparaît comme une formulation anti-pharisienne excellente : elle émane d'un écrivain bien sûr, d'un artiste, c'est-à-dire de quelqu'un qui est en mesure de prouver qu'à certaines

conditions on peut échapper à cet espace de malheur en commun que définit l'esprit moralisateur ; qu'il est possible, je veux dire, de ne pas avoir besoin du mal pour se sentir être ; et qu'alors s'ouvre une liberté irrécupérable dont c'est encore Nietzsche qui donne la formule lorsque, dans la *Généalogie de la morale*, il pousse ce formidable soupir de soulagement : « Allons ! Même notre vieille morale fait partie de la comédie ! »

Je rêve d'écrire un jour une histoire détaillée des aversions ou des haines qui ont toujours entouré la littérature. Une histoire de ces forces, variables avec les siècles, les régimes, les croyances, qui ne cessent d'encercler l'art et les artistes et, faute de parvenir à les faire disparaître tout à fait, tentent au moins de les contraindre à s'aligner sur ce qui est jugé bon pour tous, à tel ou tel moment des civilisations.

La haine, l'aversion, ou plus simplement la peur, l'inquiétude : peu importe en fin de compte le nom qu'on donne à cette résistance. Peu importe aussi qu'elle soit spontanée ou pas, consciente ou non du but qu'elle poursuit. C'est selon. Selon le moment, les conditions, les institutions, le degré plus ou moins grand de tolérance de chaque société. Les régimes peuvent changer, les consciences évoluer et avec elles les mœurs, mais ce sera toujours sur le même canevas que s'improvisera la même pièce, racontant la même allergie résolue, à travers l'histoire, à ce qui apparaît comme discordant par rapport aux intérêts fondamentaux de l'espèce.

Il n'y aurait pas d'« ordre moral » sans volonté du groupe de se défendre contre tout ce qui pourrait le menacer, même et surtout des choses apparemment infimes comme les performances littéraires. La joie d'une métaphore, le rire, la perception humoristique des phénomènes à travers une fiction, l'incrédulité flottante, l'équivoque lumineuse ou noire, l'extase

singulière : voilà les ennemis en quelque sorte naturels de l'esprit moral. L'homme de société est rarement un bon écrivain, disait Sade ? C'est vrai. Mais réciproquement, le bon écrivain apparaît encore plus rarement sympathique ou rassurant à l'homme de société. D'où les tensions, les drames, les malédictions, les censures. Il y a un monde, et il y a aussi, de temps en temps, comme une inlassable et fragile vibration magnétique, la voix de quelques individus qui répètent qu'il n'est pas absolument nécessaire de le prendre trop au sérieux, ce monde, qu'on pourrait même en rire plus souvent, s'en amuser en le racontant, que cela irait peut-être mieux, en fin de compte, pour chacun d'entre nous, si on respectait moins lourdement et sinistrement l'ordre des choses. Bref, si on parvenait à inclure la morale elle-même dans la comédie générale. Voilà ce que les vertueux de profession, à travers les siècles, ne pourront jamais tolérer.

Dans cette « histoire » bizarre et terrible que j'évoquais, cette épopée des aversions et des haines qui cernent du dehors la littérature, on verrait donc défiler l'une après l'autre toutes les puissances, toutes les instances qui auront tenté d'empêcher ou d'amoin-drir le surgissement de telle parole, de tel rythme, de telle utilisation de la couleur, de telle originalité rhétorique ou technique.

Depuis les grands mouvements religieux du passé jusqu'au tourbillon médiatique d'aujourd'hui, la durée humaine y serait racontée comme une ronde plus ou moins féroce ou aveugle autour des écrivains et des artistes, ces représentants d'une espèce particulièrement et assidûment menacée. On verrait aussi qu'il n'existe pas, en fin de compte, une seule grande œuvre qui ne porte la trace, les cicatrices profondes de la lutte qu'il aura fallu mener contre l'encouragement à

disparaître, à se dissoudre dans le consensus de l'époque où elle était en train d'essayer de se déployer.

Cet encouragement peut avoir des visages variables, il peut se présenter sous une apparence douce, rassurante, presque immatérielle et indéfinissable comme aujourd'hui, ou encore se manifester de façon brutale comme dans les despotismes d'autrefois ou dans les régimes totalitaires de notre siècle. Peu importe, en un sens. Conspiration du silence, boycott, interdiction manifeste ou non, refus de lecture pur et simple, il s'agit toujours de la même volonté d'empêcher, d'ignorer, d'altérer ou au moins de retarder le plus longtemps possible l'apparition dans l'atmosphère de nouveaux objets esthétiques non identifiés mais jugés de toute façon dérangeants ou menaçants.

Ce qui fait, entre parenthèses, que les grandes œuvres d'art, les grands livres sont aussi, bien souvent, la somme de ce qui aura essayé de les escamoter. Ils sont le revers et le rejet de cette volonté majoritaire de les dissoudre. Si le roman est bien un anti-destin, comme on l'a dit, c'est en ce sens. Il est l'histoire des forces qui tentent de l'étouffer. Le roman s'alimente de ce qui s'oppose à la littérature, et ce n'est pas un hasard si, dans ce fatras d'hostilités qu'un écrivain est amené à intégrer à son art, on trouve presque toujours des épaves, des déchets de la mauvaise littérature de son temps (exemple de Cervantès s'emparant du kitsch de son époque, de la bonne pensée ronflante et poétique de son siècle, je veux dire les romans de chevalerie, pour en faire le sujet, parodié, de son *Don Quichotte*).

L'ambition de la littérature est de tout dévorer, tout verbaliser, ne rien laisser en dehors d'elle-même. Le « problème » du roman, s'il y en a un, consiste à subordonner à son discours la multiplication des phénomènes, la dispersion des événements et des informations, « tous les feuillets épars de l'univers »

aurait dit Dante, et traiter l'ensemble dans un style adapté aux mutations de l'instant. Comment et pourquoi l'obsession morale, avec son écheveau de pressions, combinaisons, persécutions, complots, échapperait-elle à cette entreprise (au siècle dernier, la Bêtise a bien été transformée par Flaubert, dans *Boward et Pécuchet*, en une formidable machine de retraitement des expériences et des savoirs)? Au nom de quoi les vertueux de profession ne viendraient-ils pas tenir leur rôle, en leur temps et à leur place, dans la comédie? De quel droit prétendraient-ils échapper à la grande *raffe* du récit, qui est la seule riposte possible de l'artiste contre les sollicitations ou les intimidations de « l'homme de société » (d'où le souci de l'*œuvre* chez tout romancier énergique, mais ce serait trop long à démontrer; d'où cette envie, en tout cas, de se créer un « royaume », qui court de Balzac à Faulkner, un espace où ce n'est pas seulement chaque livre qui est organisé, construit, mais leur ensemble qui dégage peu à peu sa propre architecture)?

Oui, pourquoi la morale serait-elle plus protégée que le reste? Il n'y a aucune raison. En ce sens, on peut considérer les écrivains comme des spécialistes peu orthodoxes mais pourtant très compétents de l'idéal moral qui s'oppose à eux presque systématiquement. Ce sont de véritables professionnels de la question. Plus profondément, ils n'arrêtent pas de toucher, souvent à leurs dépens, aux mystères et aux ténèbres de la culpabilité qui assure la cohésion des groupes, au besoin par la persécution au nom du bien commun.

Il existe un texte assez peu connu de Balzac, qui s'intitule *Echantillon de causerie française*, et où se trouve le dialogue suivant :

« Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur.

— La philanthropie a ruiné le conte, reprit le vieillard.

— Comment ? dit la femme d'un peintre.

— Pour qu'un conte soit bon, il faut qu'il fasse rire d'un malheur, répondit-il.

— Paradoxe !... s'écria un journaliste.

— Aujourd'hui, reprit le vieillard en souriant, les sots se servent trop souvent de ce mot-là quand ils ne peuvent pas répondre, pour qu'un homme d'esprit l'emploie ».

Pour qu'un conte soit bon, il faut qu'il fasse rire d'un malheur : voilà peut-être le point par lequel il est possible de savoir pourquoi la littérature entre presque fatalement, organiquement pourrait-on dire, en conflit avec l'idéal philanthropique. On peut d'ailleurs substituer le mot « roman » à celui de « conte » pour arriver plus vite au cœur de l'énigme, et ajouter que le ou les malheurs qu'un romancier intègre à sa narration ne concerne pas nécessairement les autres, ils peuvent aussi bien accabler le romancier lui-même, peu importe, ce qui compte c'est le *rire*, c'est la comédie dans laquelle ces malheurs se retrouveront intégrés, comme dans un espace renversant et flottant de rêve sur-éveillé. Et c'est bien entendu à partir de ce rire (qui n'a même pas besoin d'être éclatant, il suffit qu'on le sente filtrant comme une mélodie légère, têtue, une bouffonnerie implicite sous les phrases) que commence le scandale de l'esprit de vertu, pour qui le malheur est en fin de compte la seule religion naturelle et inaliénable.

Si je préfère parler du roman que d'autre chose, s'agissant de ce qui s'oppose encore le mieux, à mon avis, à l'ordre moral, c'est évidemment parce que la plupart des romans intéressants traitent des mœurs et de leur évolution. Or, qui dit mœurs dit morale (aussi bien en latin qu'en grec, ce mot désigne tout

ce qui a trait aux comportements humains, aux règles de conduite et à leur justification, donc aux mœurs). C'est par conséquent sur le terrain même, que le roman s'aventure pour tout bousculer, introduire de l'équivoque, une pincée de doute, un peu de discordance ou d'irrespect.

La description des mœurs est la voie royale du roman. Donc le roman est dangereux, et d'ailleurs la plupart des romanciers en sont eux-mêmes convaincus. Il suffit de se souvenir de Kafka qui le définissait comme le « salaire du diable ». Tolstoï, lui aussi, le considérait comme démoniaque. A l'autre extrémité, le tremblement d'horreur sacrée d'un Michelet en face des romans est également symptomatique. Il n'existe pas un seul écrivain qui n'ait eu l'intuition de l'antagonisme fondamental qui existe entre les romans et le monde qu'ils racontent.

Le roman est dangereux, même si la question de son avenir n'est plus de celles qui suscitent des débats. C'est même un phénomène frappant : des romans sont publiés, des rubriques existent pour en rendre compte, mais plus personne ne réfléchit sur la survivance de cette activité qui consiste à en écrire ou à en lire. La « crise » du roman, dont on parlait il y a encore quelques années, a été oubliée, entraînant dans l'oubli la théorie naguère florissante de cette crise. Ce qui n'empêche pas la question de continuer à se poser. Il se peut bien tout de même que le roman soit un genre disparu. Dans ces conditions, le seul roman capable de dire à la fois sa propre disparition et la réalité qu'il l'entoure serait celui qui incorporerait cette « fin » du roman dans son déroulement même, et refuserait de se détourner de la description d'une société qui s'est depuis belle lurette recomposée (ou décomposée) en dehors de tout souci littéraire (si elle en a jamais eu).

Les mœurs telles qu'elles évoluent y seraient donc

à nouveau aux premières loges, comme autrefois, comme à l'époque où Baudelaire écrivait que le roman de mœurs était la forme la plus populaire et la plus fortunée de la littérature. Mais est-ce encore possible ? Les apparences que nous sommes supportent-elles encore d'être commentées sans que ce soit à leur profit ? Les psychismes peuvent-ils encore tolérer la mise à l'épreuve romanesque ? Il est drôle de constater qu'il existe de plus en plus d'excellents observateurs des comportements, de plus en plus de sociologues remarquables, alors qu'il y a de moins en moins d'écrivains pour réorganiser ces comportements, en exprimer la vérité littéraire, c'est-à-dire donner à l'observation de la société une autre finalité que la société elle-même. Pourquoi ? La fable de la vie quotidienne serait-elle notre dernier sacré intouchable ? La satire serait-elle devenue subrepticement impensable ? Serions-nous dans une époque comparable à celle où sévissaient les peintres pompiers et où Baudelaire conseillait aux véritables artistes de cesser de peindre Hercule au mont Ceta ou le suicide de Cléopâtre, pour commencer à s'intéresser à « l'habit noir » dont étaient vêtus leurs contemporains, c'est-à-dire la réalité de leur temps ? On le dirait, en tout cas.

Le roman est dangereux pour ceux qui croient plus au monde et aux communautés qu'à eux-mêmes. Pour tous les vertueux de profession. Le roman est immoral par définition. Un romancier digne de ce nom se mêle de ce qui ne le regarde pas. Inutile de rappeler le procès intenté à Flaubert en 1857 pour *Madame Bovary*. Tout grand roman, par principe, défait en la racontant la tapisserie d'intérêts et de besoins qui constitue notre réalité. A condition, bien sûr, d'être *figuratif*. Aucun danger à attendre, en effet, du récit poétique, idéalisant et pompiérissant. Pourquoi ?

D'abord parce que tout ce qui a trait à la hantise profonde de l'humanité, la comédie érotique ou plus généralement sexuelle (jusques et y compris dans les prétentions d'aujourd'hui d'effacer le sexe, aussi bien dans le mythe du transsexualisme généralisé qu'à la faveur du SIDA ou des techniques de reproduction dites « artificielles »), ne peut pas être traité dans une vision qui survalorise la féerie.

Un romancier réaliste, en revanche, un romancier qui se mêle de raconter les mœurs de son temps, rencontre infailliblement, dès le premier détour de son récit, la question féminine. Qui dit mœurs, dit femmes. Dans un magnifique paragraphe de sa préface à *Une fille d'Eve*, Balzac, comparant une fois de plus le projet de *La Comédie Humaine aux Mille et Une Nuits*, découvre que la « faiblesse » de celles-ci par rapport à son œuvre à lui, vient de ce que l'observation des mœurs était impossible dans l'Orient d'alors puisque, dit-il, les femmes y étaient enfermées, invisibles. Il n'y avait par conséquent presque rien à raconter. Pas de femmes, donc pas de mœurs. Pas de femmes, donc pas de société. Et pour ainsi dire pas de réalité. D'où la nécessité du conteur de faire intervenir à tout bout de champ des prodiges, des talismans, des diableries et des magies, pour soutenir l'intérêt du lecteur dans des récits dont « tout le merveilleux », conclut Balzac, « est inspiré par la réclusion des femmes ».

Pas de femmes, donc pas de réalisme. Pas de femmes, donc amulettes, vibrations, télépathies et superstitions. « Spiritualités ». Retours de sacré. Astrologie. « Imaginaire » inoffensif. Vertige illuministe. Occultismes enfin, on m'aura compris. Pas de femmes, donc pas de roman vrai.

Voilà une raison fondamentale, à mon avis, pour laquelle un roman, à condition d'être figuratif, entre, par vocation en somme, en conflit avec les instances morales et avec les surveillants qui les incarnent. Une

autre raison est que cette figuration ou ce réalisme impliquent un détachement, un éloignement du monde qui ne pourra pas ne pas apparaître plus ou moins, au bout du compte, comme une trahison. Inclure la morale dans la comédie, pour reprendre la phrase de Nietzsche, ne s'opère pas sans mise à distance aussi bien de la morale que de la comédie. Un romancier est toujours dans son genre un déserteur de la société, une sorte d'abstentionniste actif. Quelqu'un qui écrit contre lui-même, selon le souhait de Flaubert, donc aussi contre ses propres malheurs et ceux des autres (le malheur c'est ce qui nous rassemble, c'est notre signe de ralliement et de cohésion ; rire d'un malheur, même du sien, c'est trahir les liens de parenté). Quelqu'un qui saute hors de la communauté, qui se décroche du groupe (qui bondit hors du rang des meurtriers, aurait dit Kafka). Qui n'arrête pas de se détacher (voir la formule de Céline dans ses *Entretiens avec le Professeur Y* : « Il faut être plus qu'un petit peu mort pour être vraiment rigolo ! voilà ! il faut qu'on vous ait détaché ! »). Un roman qui compte est un traité de mise à distance des phénomènes qui s'y trouvent renversés et décomposés pour y être racontés. Un manuel très précis et très réaliste pour apprendre à ne pas accorder trop d'importance à ce qui y est présenté. C'est ça la « moralité » d'un roman, entre autres choses. L'adhésion convulsive de tout un chacun à la « vie » et à ses obligations, aux devoirs, aux nécessités, bref au tissu de l'existence en commun, y est automatiquement désorientée, découragée. Nous nous prenons toujours trop au sérieux, même lorsque nous nous imaginons au comble du scepticisme ? Le roman est là pour nous répondre que oui, hélas, et nous le démontrer d'une façon variée, colorée, et nous encourager à sortir de la surévaluation incessante du bien et du mal, c'est-à-dire du monde en tant que procès perpétuel avec ses débats furieux, ses interrogatoires, ses condamnations, ses exclusions.

Dans la tête de chacun de nous, tourne jour et nuit comme une sorte de mini-tribunal virtuel où nous n'arrêtons pas d'accuser, d'inculper, de dénoncer (c'est la moulinette psychique génialement décrite par Racine dans *Les Plaidiers* : « L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger »), et en fin de compte de démontrer notre incapacité à nous détacher ou à nous relativiser, nous et ce qui nous entoure. Toute proposition morale excessive est par essence *lyrique*, pourrait-on dire. L'esprit moral enfiévré de bien et de mal est une ivresse, un vertige, une des variantes de l'embellissement romantique et poétique, un triomphe du somnambulisme réconciliateur. En tant que passion, il ne tolère pas ce qui pourrait le « refroidir » en le décrochant de sa sphère sublime pour le précipiter dans un espace infiniment moins passionnel. Remettre en question les coordonnées de la morale peut même apparaître comme un crime. *Méditer*, simplement, les rapports du bien et du mal, prétendre réfléchir sur le bien et le mal comme s'ils n'allaient pas de soi de toute éternité, est tout bonnement une incongruité. C'est ce que Nietzsche est venu dire, au fond, lorsqu'il s'est aperçu qu'il n'était pas permis de seulement *problématiser* la morale : « Il n'y a peut-être pas aujourd'hui de préjugé mieux enraciné que celui-ci : s'imaginer que l'on *sait* en quoi consiste exactement ce qui est moral ».

Mais pourquoi ? Tout simplement peut-être parce que, s'il cessait de passer pour « naturel », le réflexe moral perdrait instantanément son poids d'intimidation et, en se dissolvant, révélerait le peu de réalité de notre univers, dissiperait ce qu'il en reste comme un écran de fumée. Est-ce que quelqu'un serait assez fou pour mettre en question l'existence du monde ? Le soupçonner de n'être qu'un préjugé, une opinion toute faite, un fantasme ? Non ? Eh bien c'est la même chose pour la morale. Surtout en cette période de la civilisation où nous sommes arrivés, où la

réalité paraît de plus en plus fragile, éphémère, absorbée dans le retraitement médiatique dont elle est l'objet jour après jour, et où la morale est peut-être le dernier garde-fou, le dernier avantage acquis, la dernière rente de situation que nous puissions nous offrir. Notre dernière valeur-refuge.

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que nous soyons prêts à la défendre contre tout ce qui pourrait la dévaloriser. Les médias eux-mêmes sont de grands pourvoyeurs de morale quotidienne, c'est par eux qu'elle passe désormais. On pourrait presque dire qu'à présent c'est eux, et eux seuls, qui la produisent, et tant pis si elle n'est pas de très bonne qualité, c'est toujours mieux que rien.

Ce n'est donc pas demain la veille que nous saurons en quoi consiste exactement ce qui est moral. Qui d'ailleurs irait mettre en doute, ou simplement problématiser, le nouvel Empire moral devenu insaisissable, fluide, télévisé et tout-puissant ? Non, personne ne sera assez inconscient pour faire de l'ironie à propos de l'immense filet de bonnes intentions dont nous sommes désormais enveloppés. Ce serait bien trop risqué de dire, à travers des intrigues, des gestes, des dialogues, des romans enfin, l'épopée de toutes ces ligues de vertu en vrac, tous ces lobbys caritatifs, toute cette multiplication d'organismes philanthropiques qui luttent aussi bien pour la suppression des corridas que pour l'interdiction de la cigarette dans les lieux publics, pour une vie hygiénique, des actions perpétuellement positives, les valeurs d'avenir, la condamnation définitive du pessimisme et ainsi de suite. Pas question de raconter l'enthousiasme attendrissant de millions de spectateurs de *Fatal Attraction*, le bréviaire de la nouvelle conjugalité, ou plutôt de l'adultère considéré comme une maladie sexuellement transmissible. Pas question de descendre *vraiment* dans les coulisses du siècle, d'entrer tout éveillé dans cet ouragan de bonne

